

CHRISTIAN JOUHAUD



LA MAIN DE RICHELIEU
OU LE POUVOIR
CARDINAL

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 1991.

Si je marmonne *Richelieu*, les yeux mi-clos et la tête vide, je ne vois rien. Si je pense à Du Guesclin, Churchill, saint Vincent de Paul ou Marie Besnard, je crois les voir. Si je pense à lui, le cardinal, et non à la ville de Richelieu (Indre-et-Loire) ou à la rue de Richelieu (Bibliothèque Nationale), je vois des tiroirs de fiches, des livres. Je vois le nom de Richelieu imprimé, manuscrit, reproduit à des milliers d'exemplaires. Je vois que l'écriture du nom de Richelieu a recouvert ce qu'il désignait.

A feuilleter, survoler, dévorer, travailler tout ce qui peut être lu sur Richelieu (Dieu sait si l'on peut en lire), on ne voit plus que les livres, l'éclat de certains, la nullité de beaucoup, les recopiations, les polémiques. Et Richelieu devient peu à peu ce qui leur échappe. Richelieu – Armand Jean du Plessis – a-t-il existé? Les récits ne l'ont-ils pas inventé (une main de fer dans un gant de velours)? A-t-il été autre chose qu'une signature au bas d'une lettre? Autre

chose qu'un bon sujet pour les peintures de Philippe de Champaigne? Il n'est pas sûr que cela importe vraiment. Ce qui compte, c'est l'énorme abstraction nommée Richelieu, le pouvoir de Richelieu ou le pouvoir-Richelieu. Reste cependant la certitude des rapports entre ce pouvoir et cette petite tête qui regarde les spectateurs sur les tableaux de Champaigne. Une certitude dont il faut bien s'accommoder.

I

PANDÉMONIUM

Dans une séquence de son film *Les Diables*, Ken Russell le représente de dos, debout sur une espèce de petit chariot que tirent des domestiques. L'idole animée traverse ainsi ses archives : elles le font maître du royaume, génie politique de l'Europe en sang. Je songe à ces images en poussant un escabeau à roulettes, le long des rayons d'une bibliothèque opulente. En quatre mois j'aurai repéré, ouvert, feuilleté, lu ou parcouru ce qui y concerne Richelieu. Le classement est thématique et ouvert : la plaquette érudite avoisine le roman historique. A côté d'ouvrages oubliés, de tirés à part de revues confidentielles, on découvre là tout ce qui a compté dans l'historiographie. Et tout cela pêle-mêle.

Au bout de quelques semaines, à force de sortir les volumes et de les remettre en place, de l'ordre se crée dans cette promiscuité heureuse. Des parcours s'imposent qui ne suivent plus la progression des cotes mais font lentement glisser d'îlots érudits en

îlots charlatanesques, en passant par des péninsules où les valeurs se brouillent. Richelieu a beaucoup servi. Surtout depuis le XIX^e siècle. Il a servi la monarchie autoritaire, censitaire, libérale, la République et l'Empire. Les classiques, les romantiques, la droite et même, à l'occasion, la gauche.

Richelieu est donc accueillant à l'histoire. Toutes sortes d'histoires. En janvier 1939, la Marine nationale pouvait être fière de son nouveau cuirassé ultramoderne, le *Richelieu*. Ce beau navire, qui ne sera qu'endommagé par les bombes anglaises dans le port de Dakar au mois de juillet de l'année suivante, stimule, en ma rêverie bibliothécaire, l'image des îles historiographiques. Mais l'air conditionné et l'odeur des livres n'évoquent guère le grand vent au sortir de la rade de Brest. Plutôt l'une de ces barques à fond plat qui tracent un modeste sillage dans la pâte verte des lentilles d'eau du Marais poitevin.

Si je tiens à ces divagations aquatiques, ce n'est pas pour arriver à la charge de grand maître et surintendant général de la navigation et du commerce qui faisait semer au cardinal, partout dans ses palais, ancres et rostres, mais plutôt pour évoquer la perplexité flottante qui m'a porté au fil de mes lectures. En fait, si je pense aux livres qui remplacent Richelieu quand je ferme les yeux pour penser à lui, ce que je vois, c'est une succession de tableaux édifiants, grotesques ou horribles. Les détails, qu'on retrouve

d'un tableau à l'autre, souvent font vrai et pourtant leur assemblage, le dessin, les couleurs rappellent une fresque ancienne, presque effacée, qu'on aurait restaurée au vinyl et qui déjà se salit et s'écaille. Une vision plus joyeuse et moins postmoderne nous conduirait à Disneyland, dans le repaire des pirates. Vous embarquez sur une barge qui s'enfonce sans moteur, voile ni rame dans le noir d'une fausse nuit. Le noir assure le dépaysement, la disponibilité au spectacle, et sert à effacer la réalité des machineries qui font marcher, et passer pour vraies, les choses fausses qu'on vous montre. Plus vous avancez et plus la nuit donne d'éclat aux décors que soulignent les jeux de lumière. Les automates ne cherchent pas à dissimuler qu'ils n'ont pas d'âme et accèdent ainsi à une sorte d'existence propre qui, rétroactivement, rend vivante l'imagerie des pirates qui a servi de modèle.

Voyez d'abord Voltaire s'esclaffer sur le *Testament politique* devant un parterre de savants consternés, tous dévots du cardinal. Second tableau, un chœur de maîtres d'école au temps de la séparation de l'Église et de l'État, clerics et laïcs mêlés, agite une banderole où se lit : « ruiner le parti protestant, abaisser l'orgueil des grands, abattre la puissance des Habsbourg ». Plus loin un diptyque : Gabriel Hantoux brandit devant les soldats de Verdun l'allégorie de Richelieu donnant l'Alsace à la France. De l'autre

côté, le même montre un des portraits de Champagne à la tribune de la Société des nations, pour fêter la paix revenue et le nouvel ordre européen. Et puis vient une série de visions paisibles dans la lumière si douce et si nette de la clarté française : l'Académie française célébrant son fondateur, Corneille reconnaissant le génie de Richelieu reconnaissant le génie de Corneille au nez et à la barbe du monstre jalousie, le roi protégeant son ministre, le ministre protégeant la charité, la poésie, les missions, la Sorbonne et les marchands.

Après une petite station, plutôt pénible, devant le spectacle des malheurs du temps qui menacent l'œuvre de redressement et contraignent l'homme d'État à une implacable et virile fermeté, apparaît le groupe des grands érudits modestes, évidemment dominé par la figure si douce d'Avenel, « la tête droite sous sa petite calotte », faisant patienter la mort pour finir le dernier volume de ses *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*.

A la station suivante, il ne faut pas, l'œil capturé par la discussion élégante des anciens ambassadeurs, des consuls en exercice, des chartistes éminents qui dissertent sur la guerre couverte et la guerre ouverte, passer sans le voir devant un conférencier qui explique à un public choisi, le 4 décembre 1942 (jour anniversaire de la mort du

cardinal), combien ce grand Français a aimé l'Allemagne. A côté de lui, Marcel Déat écrit déjà la préface chargée de présenter ce texte, qui « déblaie les voies de la jeune Europe », au public de connaisseurs des éditions du Rassemblement national populaire. Derrière eux, un consul de France du temps de l'affaire Dreyfus déplore que des mains juives aient pu toucher le coffret de chêne contenant le crâne de Richelieu quand on l'exhuma du tombeau de la Sorbonne.

Enfin, juste avant d'atteindre le groupe replet des faiseurs de biographies vendues au poids, vous tombez sur le professeur à la Sorbonne champion de *la méthode historique positive de l'Université*, autrement nommée la science. Une voix caverneuse se fait entendre quand son maxillaire inférieur s'abaisse : « contre les mythes, voyez ma thèse, seconde édition » (la première était infectée de marxisme). Pourtant l'image qu'il agite en cadence n'est qu'une copie de Champagne, celle qu'on trouve au rectorat de Paris et qui avait été saccagée par des anarchistes une nuit de janvier 1969. Aux graffiti gauchistes il a substitué les siens, « cet homme fut grand, grand par l'esprit, grand par le cœur, il a assuré l'indépendance et la grandeur du roi et du royaume et sauvé les libertés de l'Europe ».

En sortant de ce pandémonium vous chantonnez :

*It's a small small world,
It's a world of laughter
A world of fears...
It's a small world after all.*

Le 17 juillet 1932, une cérémonie solennelle se tenait à Richelieu. On inaugurait une statue du cardinal « dans le faste d'une apothéose », selon l'expression mesurée de Mgr Grente, l'archevêque du Mans, qui prononça à cette occasion un discours dans l'église (d'ailleurs magnifique) de la ville nouvelle construite à partir de 1631. Il ajoutait : « pour fêter ici le retour de Richelieu, l'Église et l'État se sont levés... », faisant allusion aux présences du ministre de l'Éducation nationale (de Monzie), du cardinal Baudrillard, de l'archevêque de Tours, de l'évêque de Luçon (« moins hasardeux, plus fervent que son lointain prédécesseur »), et aussi à celle de Louis Madelin et du duc de La Force, tous deux historiens et académiciens. Mais l'Académie était surtout représentée par Gabriel Hanotaux qui faisait figure de vedette et de grand prêtre de cette inauguration. Il avait, lui, à prononcer le discours principal devant la statue installée entre la porte sud de la ville et l'entrée du parc de l'ancien château. Ce discours, il déclara lui-

même qu'il y songeait depuis 1912. Il n'avait pas été facile, en effet, d'obtenir le transfert de ce Richelieu, un temps perché sur le pont de la Concorde, avant d'être mis à l'abri des insultes parisiennes dans la cour du château de Versailles.

A quatre-vingts ans, Hanotaux restait un brillant orateur. Une fois encore, il entonna à cœur joie la gloire de son héros : « L'homme d'État observait l'Europe et attendait son heure : le désordre inhérent à ce peuple germanique, foule amorphe au milieu de l'Europe, devait le lui fournir. Protestants et catholiques, hommes du Nord et hommes du Sud, fédéralistes et impérialistes se déchiraient sous ses yeux attentifs. Il laissait faire, suspendant son action, et se préparant à choisir... L'affreuse désagrégation connue en histoire sous le nom de " guerre de Trente Ans ", étendait sur cet âge misérable sa pourriture saignante et contagieuse. La France, principe d'ordre, se leva et appliqua son clair génie à ces choses troubles qu'il s'agissait de purifier. » Ce clair génie s'incarne bien sûr dans « l'homme à la robe rouge ».

Mais, chose étrange, ce 17 juillet, il pleuvait à torrents, et sans discontinuer, sur le Centre-Ouest de la France. Le ciel faisait un pied de nez à l'académicien qui attaquait sa péroraison par une évocation de la ville (« symétrie, ordre classique, chaque chose à sa place ») et des « douces lumières de son

ciel nuancé ». « L'atmosphère en un mot, l'atmosphère où il a vécu, qui, enfin, le retrouve et met ce Français là où il doit être en notre France si belle et si diverse. » La semaine suivante, *L'Illustration* consacrait sa photo de première page à l'inauguration. On y voit Hanotaux trempé parler à une assemblée de parapluies. En pages intérieures, l'article semble trahir, par sa maigreur, une déception, comme une attente trompée. A qui la faute? A Richelieu?

Sur le piédestal de la statue une phrase avait été gravée, troublante en son ambiguïté : « C'est la justice que j'ai aimée non pas la vengeance. » Seule, ainsi, elle ressemble à un aveu : « Je n'ai pas aimé la vengeance qui fut mon lot quotidien, mais la justice. » Seconde étrangeté, les derniers mots du discours d'Hanotaux : « De le voir ainsi, jaillit des lèvres la parole de la royauté elle-même surprise du rival qu'elle vient d'abattre : " je ne le croyais pas si grand!" » Richelieu comparé au duc de Guise assassiné sur l'ordre d'Henri III! De quelle grandeur s'agit-il alors? Dans le recueil des articles et discours d'Hanotaux, cette fin a été supprimée : c'était donc une faute de goût, ou un lapsus peut-être. Mais cela a bien été dit, un jour où l'on fêtait le cardinal de Richelieu, à Richelieu, sous la pluie.

En fait, cette cérémonie solennelle arrivait trop tard. On avait décidément trop attendu. Richelieu

n'était plus en 1932 ce qu'il était en 1912. Après la guerre de 1914-1918, le camp de ses thuriféraires s'était clairsemé. On s'était mis à douter de tout et d'abord de l'authenticité de ses écrits. Pourtant entre 1850 et 1914, l'érudition avait paru détruire enfin les insinuations de Voltaire et l'on avait commencé à rééditer les *Mémoires*. En 1932, cette publication n'était pas achevée et son principal responsable, Robert Lavollée, bataillait encore, tout en cédant du terrain aux partisans du doute. Déjà, les cardinalistes se repliaient sur le *Testament politique* (où ils campent encore), dont Hanotaux prétendait bien haut avoir apporté la preuve définitive de l'authenticité. L'image dessinée à traits si nets dans le premier entre-deux-guerres (1870-1914) se troublait. Et le voyage de Versailles à Richelieu pour une statue qui avait trôné sur le pont de la Concorde ressemblait fort à un départ à la retraite.

Depuis quarante ans, Hanotaux régnait sur l'histoire et le culte de Richelieu. Cela tenait pour une part à son œuvre d'historien mais aussi à sa position d'académicien et à sa carrière politique.

Son goût pour l'histoire était né au contact de son grand-oncle, Henri Martin, auteur alors célèbre d'une *Histoire de France* en dix-sept volumes. Mais on le trouve en 1879 (il a vingt-six ans) attaché au ministère des Affaires étrangères, après des études

de droit. L'année suivante, il entre, sans concours, à l'École des chartes. Cette hésitation entre deux carrières allait être à l'origine de son succès. En 1884 il publie sa thèse de l'École des chartes (où elle a été médiocrement reçue), consacrée aux intendants de province de 1550 à 1631. Entre-temps, il a rencontré Richelieu et il a rencontré Gambetta. Il devient l'homme lige du premier et entre, ensuite, au cabinet du second. Et, comme il l'écrit lui-même dans ses souvenirs publiés en 1933, Richelieu n'est pas ingrat : « A peine ai-je prononcé le nom de Richelieu que, partout, les portes s'ouvrent : c'est un talisman. Les revues, les journaux accueillent mes premiers essais ; les bonnes volontés sans nombre viennent à mon aide ; des renseignements précieux me sont fournis ; des documents inédits me sont signalés. Plus d'hésitation, pas de temps à perdre : je sais où je vais ; j'y vais. Travail, voyages, réflexions, plaisirs, rêves, carrière, tout se concentre et s'absorbe en cet unique sujet. Je ne pense qu'à cela, je ne jouis que de cela. Car Richelieu, c'est la France. » Après avoir servi Gambetta, il trouve cependant le temps de devenir le chef du cabinet de Jules Ferry (1885).

Dès 1880, il avait publié l'ouvrage qui le lançait comme spécialiste de Richelieu. Après avoir obtenu, grâce à ses relations au ministère, la faveur encore rarement accordée de travailler aux archives

du Quai d'Orsay, il avait pu se plonger dans les papiers du cardinal que personne n'avait encore vraiment lus. Pourtant, c'est à la Bibliothèque Nationale qu'il mit la main sur le manuscrit qu'il allait publier sous le titre assez fracassant de *Maximes d'État et fragments politiques du Cardinal de Richelieu*. Il s'agissait, en fait, d'un recueil au statut douteux – et en tout cas complexe – de notes de lectures, d'extraits de discours et de lettres, de lieux communs. Hanotaux n'hésita pas dans son interprétation : « Nous assistons au travail intime qui se faisait dans la pensée et sous la plume de l'homme d'État. Nous le prenons sur le fait, au milieu des préparatifs de ses grands desseins, dans le tour négligé d'un homme qui se parle à soi-même et qui s'avoue à soi-même ce que les autres ont grand-peine à deviner au milieu de l'enveloppé de ses paroles et de l'insuffisante information de ses actes publics. Nous entrons dans le secret de ses lectures ; nous voyons ce qu'il allait y chercher, et à quelles sources s'abreuvait ce grand politique. » De plus, se fondant sur des notes marginales présentes sur le manuscrit, il montrait que ce recueil avait servi à la préparation du *Testament politique* et il en faisait donc une preuve de son authenticité. L'importance de la trouvaille, soulignée par une série d'articles qu'il donna en 1879 au *Journal des savants*, lui valut d'accéder à la

prestigieuse et officielle collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*, celle où Avenel avait publié sa correspondance de Richelieu en huit volumes. Désormais les *Maximes d'État*, qui ne comptaient qu'une centaine de pages allaient faire figure de suite au monument d'Avenel.

Avenel avait fait toute sa carrière comme conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Son brillant continuateur (né — est-ce un signe? — en 1853, l'année où paraissait le premier tome des *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État*) devenait, au sortir du cabinet de Ferry, conseiller d'ambassade à Constantinople avant d'être élu député l'année suivante (au centre gauche). Battu aux élections de 1889, sans doute pour s'être mis clairement dans le camp des adversaires républicains du général Boulanger, il retournait au Quai d'Orsay, non plus aux archives, mais à la direction des Affaires politiques puis des consulats.

Le 30 mai 1894, il entre au gouvernement Dupuy comme ministre des Affaires étrangères. Il le restera jusqu'en 1898 (avec une interruption de six mois). Un an avant qu'il ne devienne ministre, sortait le premier tome de son *Histoire du cardinal de Richelieu*. Le second (1896) lui vaudra son élection à l'Académie. A quarante-cinq ans, il était ancien ministre, académicien et sacré grand historien. « Richelieu m'a conduit aux Affaires étran-



L'UN
L'AUTRE

nrf



91-II A 72185

ISBN 2-07-072185-X

99 FF tc

MEZIER/VALENTIN GRAPHISTES